L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 73 RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI MATIN, 5 JUILLET.

FEUILLETON.

MARTIN GIL.

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II.

PAR

MANUEL FERNANDEZ Y GONZALEZ.

DEUXIÈME PARTIE.

A TEL BON TEL SECRÉTAIRE.

— 1570 —

XIV.

HISTOIRE DE DONA ISABEL DE SILVA.

(Suite.)

Quelques heures s'écoulèrent ainsi, et enfin un coup sec retentit près de ma tête, le corps dur tomba à terre, puis un autre ; je sentis qu'on raisait le cercueil, puis le retirait de la niche et qu'on l'emportait.

Alors s'établit ce dialogue :

— Me sentiendres-vous encore votre dire, señor Diabolesto ?

— Je ne sautiens rien, monseigneur ; ce que je dis seulement, c'est qu'il faut en finir et partir.

— Comment, partir ? dit une autre voix inconnue que j'entendais pour la première fois ; voudriez-vous emporter cette morte ?

— Et pourquoi aurais-tu cru, misérable sautain, que je l'aurais donné cent écus ?

— Que ferai-je demain matin, si l'on vient à enquérir ?

— Peu importe ce que tu feras demain, brusquement Gaston, pourvu que tu fasses ce qui te convient. Dépêche-toi donc, car si tu refuses, je suis bien décidé à te mettre au lieu et place du cadavre.

— Entendu, ensuite le bruit d'un pistolet s'armant.

— Eh bien ! soit, dit la voix nasillarde : « Ce que vous voudrez..... mais je vous le conseille vivement de ne pas me reconnaître si je vous retrouve jamais.

Après cela on se tut ; quatre bras me reprirent du cercueil et me portèrent en dehors du cimetière. Je passai successivement d'une atmosphère humide et épaisse à une autre plus fraîche et plus légère ; je sentis sur mon visage l'air froid de la nuit, quelques gouttes d'eau tombèrent sur mon front. Ceux qui me portaient m'élevaient, et je sentais qu'on me déposait sur un cheval. Les deux hommes s'assirent près de moi, et bientôt un bruit de roues m'indiqua que j'étais dans une voiture qui partait au galop de deux vigoureux chevaux.

Pendant longtemps je n'entendis rien autre chose que le bruit du carrosse, qui roulait rapidement, et la voix du cocher qui excitait les chevaux.

La voiture s'arrêta enfin ; on me prit de nouveau sur mes épaules, on monta un escalier, et l'on me déposa sur un lit.

Le moment est arrivé, sentir Diabolesto, Gaston, on je vais savoir si je vous direz éternellement reconnaissance, ou vous donner un passe-port pour l'enfer.

Ainsi vous persistez à croire, monsieur, que votre cousine n'est qu'un cadavre ?

Oui, monsieur.

Eh bien ! je n'affirmerai rien, mais, au contraire, moi j'ai les moyens d'être convaincu et votre dire est fondé.

Quel est ce flacon ?

C'est la vie..... qui va faire disparaître le sommeil qui pourrait devenir la mort.

Donne-le moi, dit Gaston.

Puis après je sentis qu'on soulevait ma tête, qu'on appuyait un objet contre mes narines, et instantanément, au travers de mes poumons, une impression pénétrante et indéfinissable ; je sentis un fluide parcourir mes veines, échauffer mon sang, avec le mettre en circulation, et tout le corps se dissiper lentement, comme si un matin paisant eût chassé les ténèbres qui enveloppaient mon esprit.

Je dus me réveiller.

Je était dans un lit, auprès duquel était assis un homme qui tenait ma main droite serrée dans les siennes.

C'était don Gaston de Silva.

Je n'avais pas oublié de ce qui s'était passé dans mon sommeil, rien ne pouvait me surprendre : le visage de Gaston était au contraire, altéré par une pâleur mortelle et par une profonde expression de surprise.

Ses premières paroles furent les paroles que j'avais entendues, accompagnées de larmes, il se courba, il bientôt, s'approcha de moi, le regardais fixement, et me dit :

— Est-ce réellement la confusion et la peur de mes reproches ?

Pardonne-moi, Isabel, pardonne-moi ! Je relève ton sang, la position, le rang de ton âme. Ton amour a été pour moi le destin terrible qui m'a poussé plus que je ne voulais aller.

Si j'avais su j'étais le destin de don Gaston, don Gaston était aussi le mien.

Que voulez-vous dire ? lui demandai-je, continuant affectant d'ignorer la situation dans laquelle je me trouvais. n'est-ce pas ?

Ayez vous donc oublié, ma cousine, ce que Gaston, les événements qui se sont passés avant-hier ?

Ne m'avez pas dit que j'allais être en place de mon fils ?

Et vous êtes morte, en effet, señora, interrompit Gaston..... Vous seutez-vous assez forte pour lire ce papier ?

Oui, donnez-le moi.

Prenez.

C'était mon extrait mortuaire !

Vous êtes morte pour tous, excepté pour moi et pour votre fils..... comme je suis mort pour tous, excepté pour vous et pour lui.

Mon fils ! oh est mon fils ? J'ai demandé avec effroi.

En bien sûr, me répondit Gaston.

Je veux le voir, le voir à l'instant..... répliquai-je.

Cela n'est pas possible.

Pas possible ; et pourquoi ?

Parce que votre fils est loin d'ici.....

Loin ?

Bien loin..... oh !

A Grenade.

Mais vous me promettez.....

Votre fils vivra presque nous, señora, sera mon enfant.

Je me mis à pleurer.

Eh bien ! Isabel, me dit-il quand il eut terminé, mon sort est entre tes mains. Si tu aimes Guillen, si tu veux reconvrer ton fils, dis-le-moi, je le renfral, je ferai le tomber mon crime sur ma tête, je te rendrai à cet homme et j'en fuirai avec ma douleur et.

Don Gaston avait prévenu mes reproches, il n'avait mise dans la plus grande perplexité ; consentir à revoir aux mains de don Guillen, c'était consentir à la mort de mon cousin ; le refuser, c'était accepter son amour, sans restrictions, sans réserve, sans droit de me plaindre. D'un côté, je voyais la tombe d'un être que j'aurais aimé depuis le moment où j'avais vu son portrait, dont être que j'avais pleuré amèrement, que je n'avais jamais oublié, contre lequel j'avais toujours lutté ; de l'autre, je voyais s'ouvrir à mes pieds un abîme où je devais me jeter, jeter mon fils ou me séparer de lui. Cette séparation aussi bien que la mort de Gaston, à laquelle je ne voyais résolu n'épargnait pour don Guillen, étaient des choses dont l'idée seule me faisait frémir.

Je ne sais si le crime vint de moi, ou des circonstances qui me forcèrent à choisir entre mon cœur et mes devoirs, mais je me décidai pour mon amour. Je répudiai ma conscience, et malgré tout, une joie immense que je ne voulais pas m'avouer, inondait mon cœur.

Eh bien ! dis-je à Gaston, dans le cas où je me déciderais à te suivre, le nom de ma famille est-il à couvert ?

Tout le monde te croit morte.

Et quel bon porterons-nous dans le monde ?

Tu seras légitimée par mon précepteur qui te fera passer pour le fruit de quelque amour d'une jeune fille. Quant à moi, j'ai remplacé mon nom d'Inigo Tomlie : Tu t'appelleras Josepha Perez et moi Antonio Diaz.

Et où irons-nous nous fixer ?

A Grenade. Si récente conquête, l'état où se trouvent des Maures, l'affluence de gens qui y attirait du sol et le désir de la nouveauté, nous feront passer inaperçus dans la foule. Une fois là, nous verrons. Je te veux pas que nous ayons à rougir devant nos voisins. Toi, tu deviendra le mien, et je tâcherai d'oublier une fortune qui nous mette à l'abri du besoin.

Ces propos me souriaient ; je m'abandonnai sans réserve au charme que m'offrait cette nouvelle vie, me persuadant réellement morte pour le passé et je me consacrai, pleine d'amour, au présent, rêvant un bonheur complet dans l'avenir.

Si je fus alors criminelle, Dieu s'est chargé de punir par le martyre cette faute de ma jeunesse.

Nous restâmes trois jours à nous reposer, et pendant la nuit du dernier, nous sortîmes d'Ocaña, dans la même voiture qui nous avait conduits à cette première halte.

Martin Vaez voyageait à cheval. Diabolesto servait de cocher.

Tous les Mémoires de dona Isabel traçaient les portraits du précepteur et de l'appréciation.

Quant à don Gaston, poursuivit-elle, il était entièrement changé. Son caractère était devenu irritable, dur, brusque ; ses manières avaient quelque chose de grossier, son langage affectait les expressions de la populace. Avec moi seulement, il était poli et gracieux ; devant moi seule, il souriait encore.

Nous arrivâmes enfin à Grenade. Grâce à ce que personne ne nous connaissait, Gaston Vaez put passer pour mon père, et un prêtre mit Josepha Perez à Anton Gil.

Malgré la promesse solennelle de Gaston, bien qu'il m'eût dit que mon fils était à Grenade, et malgré mes supplications et mes larmes, deux années s'écoulèrent sans qu'il me rendit mon fils. Enfin, il me le présenta : il avait quatre ans, il était beau, mais je ne le reconnus pas à l'instant. Les enfants changent tant dans leurs premières années ! Je vis en effet ce que son caractère avait aussi changé. De doux qu'il était avant que je le perdisse, il était devenu dur, volontaire, exigeant sans doute il avait été témoin entre les mains peu pures à la maîtresse dans ses bonnes dispositions.

Néanmoins, dès qu'il fut rendu, je me trouvai heureuse ; je fis baptiser Vezzani le baptême de mon fils, et il fut nommé Martin Gil.

Nous vécûmes quatre années dans une tranquillité inaltérable. Notre famille apparente était un rempart qui dissimulait le conflit de passions le plus terrible intérieur. L'amour de Gaston, qu'entrait chaque jour davantage ; l'habitude avec laquelle il le montrait ouvertement la fille d'un boul agent de la rue des Juifs.

Néanmoins, Gaston paraissait quelquefois des journées entières avec nous. Diabolesto, et chaque fois qu'il revenait alors à la maison, il était plus sombre et plus farouche.

Je n'avais pu vérifier d'où provenaient ses réapparitions, car le lendemain, comme à des mêmes étranges, il était qu'un prétexte.

Enfin, j'appris un jour que le jeune de la cavalerie légère, les moyens duquel

anlvenaient à nos besoins, que mon mari avait sauvé la vie pendant la nuit de son dernier rival, et que nous étions ruinés.

Alors Garci-Lanès et Diabolesto nous abandonnèrent tous deux : trop infâmes pour nous aider à sortir du malheur où ils nous avaient plongés, ils s'enfuirent en emportant le peu qui nous restait. Nous étions vraiment expiation de cette passion effrénée qui, pendant quatre années, nous avions cachée notre amour..... et la faim vint frapper à notre porte.

Gaston sollicita et obtint une place d'archer dans la Sainte-Hermandad. Durant quelques mois, nous vécûmes de la maigre paie du pain mêlé de larmes, d'autant plus amer que je le partageais avec mon fils.

J'avais dérobé à cette innocente créature son nom et son avenir, pour le réduire au sort de la plus abjecte populace ; je le voyais grandir, mêlée à la société des pâtres, qui était actuellement et qui m'avaient surnommée la princesse, à cause de mon air grave et de mes répugnances à frayer avec eux.

Enfin Gaston rentra un jour encore plus sombre et plus sinistre. Il venait d'être congédié de la Sainte-Hermandad comme joueur et ivrogne.

— Mais je le jure, ajouta-t-il après m'avoir fait part de sa mésaventure, qu'avant demain je me serai procuré un emploi dont on ne me déposséderas pas facilement.

Il parla et me laissa seule, sans ressources, désespérée, écoutant, sans pouvoir les calmer, les cris de mon enfant affamé me demandant du pain.

Deux jours après, Gaston revint ; il était rouge des pieds à la tête : il s'était entièrement tué le visage, et ses cheveux il portait une réal le poitrine.

A en vue les pleurs recubrent en poussant des cris.

— Le bâtard ! le bâtard ! (le bourreau), exclamèrent-ils.

— Oui, le bourreau, dit don Gaston d'une voix rauque. Les hommes m'ont barré la route, je gagnerai ma vie avec leurs têtes.

Un emploi de bourreau était venu à vaquer dans la ville, Gaston l'avait sollicité, et sa mine féroce l'avait fait préférer aux autres concurrents.

Nous n'eûmes descendu un à un les échelons de la dégradation humaine, il n'était pas possible d'aller plus loin.

— Tu vois où le destin m'a réduit, me dit-il ; si tu ne veux pas t'associer à mon infamie, sépare-toi de moi ; je ferai en sorte de t'envoyer ta part de paix et celle de ton fils.

Je me contentai de pleurer.

J'acceptai son infamie comme j'avais accepté son amour. Comme j'avais oublié les traditions de mon berceau, j'oubliai la honte de cette position, où je ne pouvais me présenter devant mes semblables sans être huée et vilipendée ; je sentais ma foi au bourreau, comme je l'avais gardée à l'homme sans cœur qui n'avait pas craint de m'entraîner avec lui sur une route pleine de dangers et de larmes.

Six années se passèrent ainsi.

Chez Gaston, il n'était pas même resté un souvenir du gentilhomme ; il semblait n'avoir jamais fait partie que de la lie du peuple, qu'il était devenu l'organe, et son irrégularité avait des suites terribles. Alors il me maltraitait de paroles et de coups, il battait mon fils, et malgré mes efforts, il le maltraitait d'une cruelle manière.

A dix ans, Martin Gil, celui qui avait dû être don Juan de Ménèses, était un enfant dégueuillé, emporté, cruel, adonné aux plus mauvais penchants, jamais content quand il ne pouvait souffrir.

Malgré tout, je l'aimais..... Quelle est la mère qui n'aime pas son enfant !

Un jour que j'allais punir par une leçon de bourreau à la satisfaction de Gaston, celui-ci le corrigea d'une terrible façon. Le lendemain, quand je voulus pour souper, il ne répondit pas ; je le cherchai sans le trouver. Il supplia Gaston d'aller à sa recherche, il haussa les épaules.

Je ne revis plus mon fils et je n'entendis plus parler de lui !

Le reste des événements de dona Isabel est déjà connu de nos lecteurs : il comprenait sa connaissance avec Beni-Aschem, son entrée dans la maison des Maures, sa fuite à Madrid. Nous allons reprendre la suite de ces événements.

Quand dona Isabel eut achevé sa lecture, il était une heure du matin.

La princesse d'Eboli avait écouté, sans prononcer un mot, sans changer de position, cette terrible histoire qui la touchait de si près.

Après la lecture, il y fut un moment de silence.

— Quand ma tante doit-elle se présenter devant don Guillen ?

— Demain, à midi.

— Demain, à midi..... ce Martin, est-il donc si exigeant ?

— Oui, señora.

— Et dis-moi, continua froidement dona Ana, cet homme est-il jeune ?

— Vingt-quatre ans.

— Comment est-il ?

— L'air noble ; la race se lit sur son visage.

— Et tu dis que cet homme est déterminé ?

— Oui, je le crois aussi disposé à faire le bien qu'à faire le mal.

— Eh bien ! Josepha, je veux voir mon cousin avant de parler à son père.

— Quand voulez-vous le voir ?

— A l'instant même.

— Maintenant ? à une heure de la nuit ?

— N'importe !..... Si vous connaissez son hôtellerie.....

— A l'hôtellerie d'Italie.

— Dona Béatrix ! appela la princesse.

La dame entra.

— Prenez et faites porter ce billet à la personne qui est indiquée sur l'adresse, dit la princesse après avoir écrit quelques mots.

L'adresse : au senor don Juan de Ménèses Silva y Mendoza, hôtel d'Italie.

(A continuer.)

LE NŒUD GORDIEN TRANCHÉ.—Le nœud gordien est tranché, et la machine à coudre de Wilcox et Gibbs, si longtemps désirée, a enfin fait son apparition. C'est une des grandes conquêtes du siècle.

MOUVEMENT DU PORT.

Bureau de l'*Abeille*,
Mardi matin, 5 juillet 1870.

La journée d'hier a été agréable, en ce que la chaleur a donné une heureuse habitude de la brise un moment de répit. Dès le matin, une bonne brise d'ouest soufflait l'ardeur du soleil, et dans l'après-midi une bonne pluie a rendu la température supportable pour le reste de la journée.

Hier étant le 4 juillet, un calme plat a régné sur la Levée.

Sont arrivés, hier : Le Henry Tate et le Bart Able, venant de Saint Sara ; l'Era No 10, de la Rivière-Rouge ; le Frank Parcoud, de Vicksburg ; le Henry Ames et le Pauline Carroll, de St Louis.

Sont partis, hier : Le Hunter, pour la côte d'en bas ; le Henry Tête, pour Bayou Sara.

Parmi les départs réguliers d'aujourd'hui, nous remarquerons le beau bateau le fiart Able, capitaine F. B. Baranco, le, quel fait deux voyages par semaine jusqu'à Bayou Sara, partant de la Nlle-Orléans tous les mardis matin, à 10 heures, et tous les vendredis soir, à 5 heures. M. Ben Lanata, agent de la compagnie à l'administration intérieure et M. Charles Dean est chargé du département du fret.

Nous appelons aussi l'attention des expéditeurs sur le Natchez, qui part le bureau le Pretender, capitaine Abe Smith. Le quel partira ce soir à cinq heures. Il prendra du fret pour le Bayou Chêne, Pattersonville, Centreville, Franklin, Charenton, Jeannerette, la Nlle-Ibérie, Fausse rivière, Côte Blanche, Martinville et tous les intérieurs intermédiaires. M. A. Meunier est chargé du département des finances.

Parmi les départs réguliers de demain, nous signalerons le Carrie, le Bayou Lafourche, et le St John, pour Baton-Rouge.

LA MOITIÉ D'UN CIL.—*La Lecture Du* mercat dit : Nous présumons que quelcun que possède la moitié d'un œil peut apprendre, en 5 ou 6 heures de temps, à se servir de la machine à coudre de Wilcox & Gibbs. C'est certainement un modèle de beauté et de simplicité. A vendre par M. S. Frederick, 97 et 118 Canal—ET

Bureau d'Espèces et de Change de Brunz & Warner, No. 146, rue Gravier, près St-Charles.

Or étranger.	Valeur en or ici E.-U.
Souverains Victoria	$4 87
Do vieux	4 80
Billets de la Banque d'Angleterre	4 85
Pièces de 20 francs	3 81
Billets de la Banque de France en France	3 90
5 thaler	3 75
Ducats de Prusse	3 40
2 Guilders Holl.	1 75
Ducats	2 40
Souverains	4 80
Doublons d'Espagne	15 00
Do de vieux	15 30
Argent étranger.	
Argent anglais	22
Do français	18
Piastres mexicaines	
Do espagnoles	1 00
Couronnes françaises	1 00
Do allemandes	1 00
Thaler	1 02
Thaler prussien—papier	1 00
Guilders	1 02
Specie	1 00
Argent espagnol, par onze	1

Marché aux Bestiaux.

Nouvelle-Orléans, 4 juillet 1870.

Arrivés, hier—39 bœufs du Texas, 101 veaux et veaux d'un an.

Vendu—622 bœufs du Texas, 265 veaux et veaux d'un an, 67 moutons, 24 moutons, 3 vaches laitières.

A rendre—231 bœufs du Texas, 1,000 veaux et veaux d'un an, 141 cochons, 412 moutons.

Bœufs du Texas, nourris au maïs.

1re qualité, par livre	14	A	15
Bœufs du Texas, choix, par tête	60 00	A	80 00
Bœufs du Texas, 1re qualité, par tête	45 00	A	50 00
Bœufs du Texas, 2e qualité, par tête	30 00	A	40 00
Bœufs du Texas, 3e qualité, par tête	25 00	A	30 00
Cochons par livre	7	A	8
Cochons (de lait) par tête	3	A	4
Moutons 1re qualité, par tête	4 00	A	5 00
Moutons 2e qualité, par tête	3 00	A	4 00
Moutons, 3e qualité, par tête	2 00	A	3 00
Moutons, choix, par tête	7 00	A	8 00
Veaux d'un an du Texas, par tête	25 00	A	30 00
Veaux du Texas, avec vaches par tête	40 00	A	50 00
Ours	7	A	8
Veaux, par tête	7 00	A	12 00
Veaux d'un an, par tête	12 00	A	15 00
Chèvres par tête	1 00	A	4 00

CONSULAT DE FRANCE.

AVIS MENSUEL — JUILLET 1870.

Sont arrivés à ce présent bureau du Consulat, pour adhérer qui les intéressent, les documents dont les noms suivent. En cas de décès de l'absence, leurs noms ou représentants sont priés d'en donner avis au Consulat :

Abadie, Julien, B	Nouvelle Calédonie,
Bayrou Jean-Pierre,	Propriétaire Bruno-Au-
Bernadotte Georges, D	Médecin,
Bertin Pierre,	Propriétaire, artiste
Bonnaud Félix,	Négociant,
Blanc, Bernard,	Propriétaire,
Bonnet Edouard,	Propriétaire Jean-Georges,
Bac Jean,	Bordeaux,
Pierlon Edouard, B	Bordeaux, Mme,
Bernard,	Bordeaux,
Bernard,	Bordeaux,
Bernard,	Bordeaux